



Vers un urbanisme de l'incertitude

Pascal Amphoux

► To cite this version:

| Pascal Amphoux. Vers un urbanisme de l'incertitude. Raison présente, 2022, 222, pp.49-58. <hal-04123258>

HAL Id: hal-04123258

<https://hal.science/hal-04123258v1>

Submitted on 9 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No
Derivative Works - International License

Vers un urbanisme de l'incertitude

Pascal Amphoux
Contrepoint *Projets urbains*, Lausanne
Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain, Grenoble
UMR CNRS Ambiances Architectures Urbanités
26 mai 2022

L'histoire récente de l'urbanisme peut être décrite comme une suite de trois périodes caractérisées par des rapports différenciés à l'avenir et dont le cumul et l'enchevêtrement sont peut-être producteurs du « climat d'incertitude » (beau pléonasme) dans lequel se déploient les modes de production de la ville contemporaine.

Trois périodes, trois incertitudes

La première est celle d'un « urbanisme programmatique », héritage du mouvement moderne, fondé sur le dogme (et la certitude pour ses adeptes) de la répartition fonctionnelle de l'espace, du temps et des usages (respectivement le zonage, la prévision et le programme). Les préceptes de la *Charte d'Athènes* et l'histoire du mouvement moderne le montrent : les représentations de l'urbanisme y sont réduites à un jeu de « dis-position » d'objets architecturaux dans un espace abstrait, géométrique et isotrope ; les lieux publics de la ville sont réduits à des « espaces urbains », monovalents et contigus ; les usages ramenés à quelques grandes fonctions (habiter, travailler, se déplacer, se récréer). Celles-ci garantissent, littéralement, le bon *fonctionnement* de l'espace urbain (cf. par ex. la fameuse « machine à habiter » de Le Corbusier). Le temps quant à lui est linéaire, comptable, prévisible – rigoureusement programmable. Bref, tout y est inscrit sous le signe de la simplicité et de la certitude, deux mamelles de la raison d'alors – la simplicité des formes comme des contenus urbains, la certitude des représentations de la ville comme du progrès technique permettant d'en maîtriser le développement. Le tout sous condition d'une hypertrophie de la notion de programme, entendue *littéralement comme* « ce qui est inscrit à l'avance ». Le programme est ainsi un moyen de lutte contre le temps, un instrument de neutralisation de l'événement ; il inscrit le prévisible dans ses tablettes, mais vit sous la terreur de l'imprévisible.

La seconde période est celle d'un « urbanisme de projet » : héritée d'une critique du dogme précédent, l'extension de la notion de projet à l'échelle de la ville vient initier dès les années 95 un mouvement inverse qui, prenant acte de l'incertitude du devenir urbain, reconstruit en une génération ce qui aujourd'hui apparaît comme un autre dogme, celui d'une conception évolutive de l'espace, du temps et des usages (articulation des échelles, pensée itérative, projet par étapes). Cette période est celle dudit « projet urbain », par lequel on redécouvre la diversité des typologies architecturales, le rôle fondamental de l'espace public, le renouvellement de la ville sur elle-même, les bienfaits de la densité... « L'image » est directrice, « la vision » porte à long terme, et « les usages », dans l'affirmation de leur diversité, deviennent les garants d'une urbanité retrouvée. Les équipes de conception deviennent multi-disciplinaires (architecture, mobilité, paysage et bientôt participation). Tout s'y inscrit théoriquement sous le signe de la complexité et de l'incertitude, leitmotiv des arguments de ce que le concepteur revendique et appelle « le projet », littéralement, « ce qui est lancé en avant ». Le projet est un moyen de construction avec le temps et un instrument de valorisation de l'événement ; loin de la terreur programmatique, il s'émerveille devant tout ce qui est imprévisible, vise la représentation de ce qui n'est pas représentable, l'occurrence de ce qui n'est pas répétable ¹.

¹ Cet argument pour nous ancien est fondamental. Seule une distinction sémantique claire entre les notions de programme et de projet permet de donner sens à celle d'hybridation. Amphoux P. (1999), « Le management urbain des petites opérations complexes », *Europarc 5 : règlement & thème*, Paris, 51-52. (halshs-01566962). Amphoux P. (1997), « Chartes urbaines : Entre la règle et la norme », *Seminario di studio Regole per la città, "Prestazioni" e "carte" : nuovi termini nella costruzione delle norme urbanistiche*, Brescia (halshs-01566854)

La troisième génération, encore naissante, pourrait mériter le nom d'« urbanisme de l'incertitude » : il ne s'agit plus d'opposer programme et projet, il ne s'agit plus d'ignorer l'incertitude en prétendant la conjurer ni de la glorifier en prétendant s'y adapter, il s'agit de jouer avec elle en hybridant justement programmation et *projetation*², prévision statistique et vision prospective, solution technologique et implication humaine³. Cette troisième période, encore balbutiante, cherche ses marques et ses concepts pour relever les défis de l'anthropocène. Nous en proposerons et discuterons trois : les confins du territoire, le récit du lieu et l'utopie opératoire, qui renverront respectivement à trois types d'incertitude et de complexité.

Si ces deux dernières se banalisent dans le champ pragmatique de l'action politique, artistique ou territoriale, ils ont aussi des sens précis dans les champs scientifiques (des mathématiques, de la logique formelle ou de la théorie générale des systèmes). Dans le domaine étudié ici, nous tenons incertitude et complexité pour deux *conditions* du projet urbain. En un double sens :

- le *sens médiologique*, du « milieu » dans lequel navigue le projeteur puisque le projet « par nature » est plongé dans l'incertitude et la complexité du devenir de la ville (à la différence du programme qui ne peut répondre, à coups d'objectifs, que de certitudes et de simplifications) ;
- le *sens conditionnel* ensuite où inversement, une activité ne mérite le nom de projet qu'à la condition (double à nouveau) : qu'elle permette de gérer l'incertitude qui affecte tout effort d'anticipation, et que son cheminement soit suffisamment complexe pour être capable de s'adapter en permanence à une telle incertitude – sans pour autant perdre de vue le cap de la transformation qu'il vise.

Les confins du territoire, une reconquête spatiale de l'incertitude

La terre est finie, au sens géographique du terme. Cela fait déjà longtemps qu'il n'y a plus de terres à découvrir, que le blanc des *terra incognita* est noirci sur les cartes, que le tourisme d'exception apprivoise les situations extrêmes jusqu'au bout des pôles, des sommets ou des déserts et même désormais de l'espace inter-planétaire, ...⁴. L'écologie depuis 50 ans nous le serine. La planète, finie, est sous pression et sa destruction assurée, naturellement (puisque la nature s'artificialise) et désormais humainement (puisque une partie de l'humanité redevient sauvage). L'extension chaotique et désordonnée des mégapoles ou dudit « péri-urbain » le donne à voir et à vivre.... Eparpillement. Dispersion. Désorientation... Lorsque l'urbanisation se propage et se généralise, les espaces ouverts se ferment, deviennent centraux et font l'objet de protections étanches ou d'appropriations sauvages⁵.

Face à cette situation d'incertitude qui touche les fondements des pratiques et représentations de l'espace habitable, deux solutions s'affrontent : soit on continue à faire croire que l'on peut infiniment

² Ce néologisme dérive du mot *progettazione* revendiqué par les architectes italiens des années 80 qui ont beaucoup influencé la pensée architecturale française de l'époque. Il permet de distinguer clairement le projet (souvent assimilé à la réalisation) d'un « faire projet » (alors conçu comme une posture *in progress* et non comme un objet).

³ « Une chose est de projeter l'émancipation humaine, disait Lyotard, une autre est de programmer le futur comme tel. La liberté n'est pas la sécurité. Ce que certains ont nommé le post-moderne ne désigne peut-être qu'une rupture, ou du moins une fêlure, [...] entre le projet et le programme ». Cf. Lyotard Jean-François (1988), *L'inhumain, causeries sur le temps*, Paris, Galilée, p. 80. Trente ans plus tard la question reste entière. Comment repenser leur articulation ? Comment relier les deux logiques, aujourd'hui encore disjointes, dans et par la pratique ? Comment précisément *hybrider* les deux logiques et les deux temporalités ?

⁴ Mais on peine à l'inverse à prendre acte du paradoxe de l'encapsulation de plus en plus extrême que requiert l'exploration de ces espaces mis à distance (depuis le village du Club Med à la navette spatiale des premiers vols amateurs en orbite).

⁵ Dès que la pression franchit certains seuils, le développement échappe à toute mesure : les temps d'analyse ne peuvent suivre la vitesse d'émission des données (qui prolifèrent dans ledit « temps réel ») et les dispositifs de réglementation de l'urbanisme classique se révèlent impuissants pour réguler la sauvagerie des croissances ou décroissances, la violence symbolique ou physique des formes architecturales et sociales qui s'y opposent ou s'y ignorent (favelas et condominiums, villas et grands ensembles, patrimoines et périphéries...). Il faut reconnaître à Rem Koolhaas le mérite d'avoir été un des premiers à lancer une telle alerte en urbanisme. Koolhaas, R., Boeri Stefano, Kwinter Sanford (eds) (2000), *Mutations*, Actar, Bordeaux, Arc en Rêve.

repousser les limites de l'au-delà ; c'est la thèse « post-humaniste » qui, en s'accrochant au grand récit du progrès technologique et de la programmation, développe une stratégie intégrale de ce que Paul Virilio appelait dès les années 1990 le « contrôle d'environnement », mais le rapport au Territoire et au Paysage est de plus en plus distant. Soit on cherche à réintégrer ces limites dans un en-deçà, terrestre, partageable et signifiant. C'est ce que l'écologie (naturelle ou humaine) fait lorsqu'elle montre que les contours d'un biotope varient, que les limites d'un territoire sont poreuses ou épaisses, que les lisières sont actives, que lesdits territoires s'enchevêtrent, qu'ils se composent se décomposent et se recomposent avec les saisons, ... Et c'est en même temps ce que les pratiques de projet doivent aujourd'hui réinventer, non seulement en plaidant pour l'articulation des échelles comme l'avait initié le projet urbain, mais en remettant à la table des humilités, la notion de confins. En un mot, il faut en reconquérir le sens littéral : « *ce qui co-détermine la limite* ». Il faut ré-inventer « les confins de la terre » (désormais finie) à l'intérieur de nos propres territoires de vie (désormais strictement délimités), savoir redonner de l'ouvert, du secret, de l'inexploré là où tout est fermé, connu, normalisé. En d'autres termes reconquérir des possibilités spatiales de jeu avec l'incertitude nouvelle qu'introduit la conscience des méfaits de l'anthropocène, là où sont imposées les certitudes anciennes de la normalité du zonage fonctionnel de l'espace géographique.

Concrètement, cela peut signifier la mise en place de territoires « de dézonage » – des « espaces autres »⁶ à l'intérieur desquels puissent être testées les limites floues et interactives entre des fonctions des usages et des sensibilités différentes. Ainsi proposons-nous depuis quelques années de détourner la notion de « zone franche » (aujourd'hui assimilée à une zone de détaxe économique), à des fins d'expérimentation écologique⁷. A l'espace isotrope de l'urbanisme technocratique nous soustrayons certaines portions du projet de territoire, dans lesquelles puissent être accordées des franchises pour y accueillir et regrouper toutes sortes d'activités expérimentales heureuses ou intéressantes du point de vue de la transition écologique⁸.

Le récit du lieu, une gestion temporelle de l'incertitude

L'histoire est lacunaire. Non seulement nous découvrons notre ignorance à l'égard de territoires entiers appelés à s'urbaniser (cultures non documentées par l'histoire officielle des villes et des urbanités), mais nous ne pouvons plus ignorer l'impérialisme des représentations et techniques d'urbanisation sur des territoires soi-disant mieux étudiés (de l'histoire des grandes villes mondiales à celle du péri-urbain ou de petites communes). Au chaos et au désordre qui caractérisent l'incertitude des transformations de l'espace urbain, s'ajoutent le hasard et l'aléa qui caractérisent l'évolution des modes de vie, des usages et des pratiques urbaines. Imprévisibilité : qui eut pu imaginer les effets sur l'urbanité de l'avènement du numérique il y a 20 ans, de la trottinette électrique ou d'une épidémie il y a deux ans, de la possibilité même d'un accueil massif de migrants (il est vrai européens) il y a quelques mois ?

Face à cette situation d'incertitude qui touche cette fois la non linéarité des temporalités propres aux phénomènes d'urbanisation, deux solutions encore :

- soit on continue à croire que le seul moyen de lutter contre ces aléas est de renforcer nos capacités de calcul et de prédiction, pour anticiper les besoins d'un côté, protéger les acquis de l'autre ; c'est la thèse « collapsologique » de l'effondrement qui, en s'appuyant

⁶ Une forme nouvelle d'hétérotopie, selon le mot de Michel Foucault (1984), « Des espaces autres », revue *Architecture Mouvement Continuité*, Paris, n°5 : 46-49.

⁷ En situation de projet, nous faisons en sorte que ces zones franches entrent en résonance avec la géographie du territoire existant : une chaîne d'espaces publics à l'échelle d'un quartier péri-urbain (Toulouse La Reynerie, avec *BazarUrbain*), les espaces limitrophes autour d'une ligne de frontière à l'échelle de l'agglomération (Grand Genève, avec *Interland*), le chevelu d'espaces insulaires entre cours d'eau, autoroute et voie ferrée à l'échelle du grand territoire (les boucles de l'Isère à Grenoble, les "Isles" du Rhône en Valais avec *Illex*)...

⁸ Il existe aujourd'hui, dans tous les territoires, des initiatives inédites, parfois improbables, portées par des acteurs motivés, dont tout le monde s'accorde à dire qu'elles sont porteuses d'avenir, qu'elles fabriquent du commun, préservent l'environnement et mériteraient plus de soutien et attention, mais qui, du fait de leur éparpillement voire de leur isolement dans le territoire, y restent quasiment invisibles. La zone franche, en les regroupant, leur redonnerait une visibilité et une publicité inédites.

sur les peurs qu'elle active, est le prétexte à développer une stratégie intégrale de réduction du risque⁹... – mais le rapport au milieu de vie et au territoire vécu est oublié ;

- soit on cherche à réintroduire le vivant et le vécu *dans* le processus même de conception de la ville – et c'est ce que les pratiques de projet doivent aujourd'hui intégrer, non seulement en proclamant l'adaptabilité et l'évolutivité du projet urbain, mais en remettant, à la table des incertitudes, la notion de *récit du lieu*.

Concrètement, cela veut dire se donner les moyens effectifs (pratiques, contractuels et politiques) de créer, au cœur même des processus de projet, des situations d'énonciation collective de ses enjeux, de développer les techniques et méthodes qui soient favorables à une expression libre, diverse, par principe discutable et à ce titre inachevée, des atouts et enjeux du territoire¹⁰. C'est ce que nous entendons par « récit du lieu ». Cette expression veut signifier ce passage : passage du sens transitif (réciter quelque chose) au sens réflexif (« se réciter »), passage du récit porté sur le territoire au récit émanant du territoire, passage de la conception en surplomb à la conception *in situ*, de l'objet dessiné au processus en devenir¹¹.

L'utopie opératoire, un jeu conceptuel avec l'incertitude

L'esthétique se généralise. Elle s'hyper-esthétise et s'atmosphérise, selon les mots de Yves Michaud, qui ne manque pas de souligner l'emprise grandissante du *design* et de l'aménagement urbain dans le façonnage inouï, invisible, insensible mais permanent et omniprésent de nos réalités quotidiennes. La grande différence avec l'esthétique classique, dit-il, c'est que « les justifications actuelles ne sont plus religieuses ni politiques, mais hédonistes et existentielles : on cherche dans l'esthétisation confort et agrément, vie heureuse, libération du souci et oubli des menaces »¹². L'hyper-esthétisation dont il parle serait donc le signe ou le moyen de compenser l'effacement des incertitudes du monde contemporain. Aux chaos et aux aléas qui caractérisaient la forme et le devenir de la ville contemporaine, s'ajoute alors l'incertitude créatrice ou poétique du concepteur face à une telle injonction.

Une fois de plus, deux pentes s'affrontent :

- soit le concepteur se réfugie dans la sophistication du dispositif organisationnel d'équipes de design toujours plus fragmentées et spécialisées¹³ et délègue l'hyper-esthétisation du Monde à des « algorithmes intelligents », capables d'augmenter les performances de conception collective de l'espace – non sans augmenter le nombre des spécialistes

⁹ Cette question tourne parfois à l'obsession : comment introduire une mesure du risque dans les règlements d'urbanisme, comment caractériser statistiquement l'aléa, comment par exemple traduire des données climatiques en degrés de protection contre les niveaux marins pour les villes ou installations portuaires ? Remarque. L'incertitude ne porte plus sur le niveau marin mais sur l'impossibilité de réduire l'aléa (par principe imprévisible) à un risque (au sens d'une mesure statistique ou probabiliste).

¹⁰ C'est un leitmotiv aujourd'hui des écrits sur la transition. La transition ne se fera pas sans les gens. Il y a un déficit de représentation des actions émergentes ou des initiatives heureuses dans les territoires. Il y a un manque de représentation de soi pour soi et pour les autres, de l' élu sur sa politique, de l'activiste sur son action ou du concepteur sur sa conception – autrement dit, du territoire de projet sur lui-même. L'imprévisible rend nécessaire d'être régulièrement sur le terrain, de le parcourir de le traverser ou de « le » marcher, pour relater, raconter, interpréter, discuter, mettre en débat, représenter – et finalement *rendre visible* ce qui s'y trame ou ce qui littéralement y a lieu. Loin de la réduction des représentations de la ville à une comptabilité statistique de faits croyables (mais non vérifiables et trop tôt périmés), le récit des lieux est le moyen par excellence non de combler mais d'échapper à ces déficits, lacunes, méconnaissances ou invisibilités.

¹¹ Ces réflexions théoriques sur la notion s'appuient sur un corpus de techniques d'énonciation menées en situation de projet : "Marches collectives", "Plateformes publiques et plateaux-radios", "Tables longues", "Captations vidéo-projectuelles", "Ateliers cartes sur tables", ... pour celles que nous avons protocolées, notamment avec Nicolas Tixier. BazarUrbain, Contrepoint, Chronos, Zoom (2013), *Amiens 2030, Le quotidien en projets*, Bazar urbain Editions, Grenoble, qui décrit et met en œuvre un grand nombre de ces méthodes sur des projets d'échelle et de nature différentes.

¹² Michaud Y. (2022), « *L'art, c'est bien fini, Essai sur l'hyper-esthétique et les atmosphères* », Paris, Gallimard, p. 38.

¹³ Cf. par exemple le recours au BIM (*Building Information Model* qui s'est d'ores et déjà imposé sur tous les grands projets d'architecture) et à ses dérivés urbains qui, avec le développement de la 5G, du *machine learning* ou du *deep learning*, ne vont pas tarder à s'imposer dans le champ de l'urbanisme opérationnel (modélisation en 3D des données d'un quartier entier, dans laquelle chaque spécialiste peut interagir en permanence et en temps réel autour d'une maquette commune).

- convoqués et la complexité des données traitées ; mais le rapport conscient à l'environnement (un ensemble de données environnementales qui désormais ne sont plus seulement techniques mais aussi comportementales ou perceptives), est bientôt perdu dans le cercle vicieux dans lequel les algorithmes de prédiction et de gestion de la complexité enferment (in)justement la notion d'intelligence¹⁴ ; le processus de conception est littéralement « mis au secret » et disparaît dans la boîte noire de l'automate¹⁵ ... ;
- soit le concepteur repart à la recherche, incertaine s'il en est, de ce qui dans le territoire de projet constitue son identité profonde et singulière (affordances, prises ou autres résonances¹⁶), non seulement en travaillant les conditions de surgissement de l'inattendu au sein de l'équipe de conception, mais en ramenant la notion d'utopie, à la table des précautions, à sa dimension fondamentalement pratique et opératoire.

Envoi

L'urbanisme par nature est une discipline de l'incertitude : d'une part la ville, son objet, est en soi incertaine – du fait de sa diversité, sa complexité, sa permanente évolution –, d'autre part la pratique ou la théorie de l'urbanisme, son champ d'action ou de représentation, peuvent être considérés comme un art de discipliner l'incertitude – de l'ignorer, de la glorifier ou plus récemment de jouer avec. Et de fait, si nous prenons acte, aujourd'hui du caractère structurel de l'incertitude (qui rend caduque la notion de *crise*), nous devons apprendre à vivre avec et réinventer la posture *critique*. Si les repères « programmatiquement » sont mouvants, il faut réapprendre à *naviguer*¹⁷ « projectuellement » – dans l'incertitude, avec précaution et humilité¹⁸.

L'action politique emblématique serait alors celle qui aurait le courage d'affirmer le changement de méthode et d'imposer le jeu et l'art de naviguer entre nos trois principes. Ce qui peut faire de l'urbanisme un nouveau « commun », c'est de mettre en débat (le récit), de faire imaginer (l'utopie) et d'expérimenter *in situ* (la zone franche ou le territoire des franchises).

¹⁴ Il faut vulgariser la critique : c'est l'utilisateur de la plateforme numérique qui, par l'analyse automatique des données qu'il produit « naturellement » en termes d'usages, de fréquentation, de préférences, permet à l'algorithme de prévoir ce qu'il va choisir – et accessoirement ce que l'opérateur doit faire en termes de marché pour l'inciter à acheter, partager des contenus, rester *on line* etc. Anna Longo le dit avec précision, « c'est parce que l'intelligence humaine est a priori réduite à une formule de *prise de décision dans l'incertitude* (nous soulignons) qu'on a pu produire les algorithmes qui l'optimisent. C'est parce que nous sommes objectivement connus comme des *patterns* d'information que nous sommes prévisibles quelle que soit la vérité à laquelle on croit ; et nous sommes objectivables comme des règles algorithmiques parce qu'on a réduit l'activité de penser à l'obtention d'un gain dans la compétition universelle. » Longo, A. (2022), « Le jeu de la vérité », AOC (*Analyse, Opinion, Critique*, accessible sur Internet), 22.02.2022.

¹⁵ Certains chercheurs, paradoxalement, s'en inquiètent : « Face à des mégapoles de plus en plus fortes qui veulent avoir des résultats rapides, ma crainte, pour la science de la ville et pour la science en général, est qu'on arrive à utiliser une machine "boîte noire" pouvant répondre à tout si vous la nourrissez suffisamment en données. Cela encourage à ne plus penser ». Propos de Geoffrey West, Institut de Santa Fe, MIT, rapporté par Belot Laure (2021), « Une loi universelle régit la fréquentation des villes. Les données téléphoniques de millions d'urbains révèlent des régularités collectives dans nos déplacements », *Le Monde*, 22.06.2021.

¹⁶ Concept qui retrouve une nouvelle jeunesse chez les sociologues philosophes écrivains tels que Hartmut Rosa (2018), *Résonance* (Paris, La Découverte) ; Jean-Luc Nancy (2021), *Cruor* (Paris, Galilée) ; Patrick Chamoiseau (2021), *Le conteur, la nuit et le panier* (Paris, Seuil).

¹⁷ La métaphore de la navigation est ici précieuse pour désigner de nouvelles formes de gouvernance et, pour nous, d'hybridation entre programme et projet. Delmas-Marty Mireille (2020), *La boussole des possibles, Gouvernance mondiale et humanismes juridiques*, Collège de France, Leçon de clôture, Paris.

¹⁸ Ces trois termes, auxquels nous avons discrètement associés nos trois propositions, renvoient à ce que Yves Citton et Jacomi Rasmi appellent les trois « régimes affectifs » de résistance à l'effondrement. Citton Y., Rasmi J. (2020), *Génération collapsonautes, Naviguer par temps d'effondrement*, Paris, Seuil, p. 72-77.

Résumé Abstract
500 signes

L'histoire récente de l'urbanisme peut être décrite comme une séquence de trois périodes dont la superposition est peut-être génératrice du climat d'incertitude dans lequel se déploient les modes de production de la ville contemporaine. La première est celle de « l'urbanisme programmatique », la seconde est celle d'un « urbanisme de projet », la troisième, encore naissante, pourrait mériter le nom d'« urbanisme de l'incertitude ». Cette troisième période, encore balbutiante, cherche ses marques et ses concepts pour relever les défis de l'anthropocène. Nous en proposerons et discuterons trois : les confins du territoire, le récit du lieu et l'utopie opératoire.

5 Mots-clés

*Incertainitude
Urbanisme
Confins
Récit
Utopie*